

Et brisait les doux nœuds dont elle est enlacée,
 Si pour d'autres climats et des projets nouveaux,
 Je disais à mes gens : « Commandez les chevaux; »
 Que tout me soit malheur; que sur la terre entière
 Chaque maison pour moi soit inhospitalière;
 Que je ne trouve plus partout que des refus,
 Nulle part un ami; loin des lieux où je fus,
 Que le sort soit toujours contraire à mon envie;
 Que l'eau manque à ma soif, et l'amour à ma vie!

Le comte JULES DE RESSÉGUIER.



LE BOIS DE BOULOGNE.



Vous êtes-vous arrêté quelquefois, flâneur que vous êtes, au milieu de cette longue avenue, bordée d'arbres poudreux, qui conduit de la place Louis XVI à l'arc de triomphe de l'Étoile? Vous savez, cet éternel arc de triomphe que les rois ont posé à l'entrée de la grande ville, pour témoigner combien l'homme est petit, et combien les trônes durent peu. Si vous vous êtes arrêté là, un dimanche, par exemple, et si vous aviez l'esprit libre de soucis et d'affaires, et si

vous vous êtes pris à regarder tout ce qui s'agitait devant vous de voitures et de chevaux, de femmes et d'armoiries, de grands seigneurs et de laquais; dites-moi un peu, à voir tout cela, ce qu'il vous est venu à la pensée. Ne vous êtes-vous pas dit que c'était un rêve, un prestige, un conte de l'Orient? N'êtes-vous pas resté stupéfait et tout ébahi, vous, l'humble piéton, à tout ce bruit de chevaux et d'hommes? N'avez-vous pas ouvert de grands yeux? N'avez-vous pas marché sur le pied de votre voisin, abasourdi que vous étiez? Ne vous a-t-il pas pris un étourdissement dans la tête, et puis dans les jambes? Regardez! tout vole, tout fuit, tout bourdonne. Ce sont les légères calèches avec leurs quatre chevaux, crinières au vent, narines ouvertes, les calèches avec leurs femmes si frêles et si parfumées, si roses et si blanches, qu'on dirait, tant elles passent vite, d'odorantes corbeilles de fleurs. Ce sont les tilburys, avec leurs agents de change juchés sur de doubles coussins: tant ils aiment à tomber de haut, les agents de change! Ce sont les juments anglaises, les juments de France et d'Arabie, toutes fières, toutes cabriolantes, toutes la tête haute, une rose à l'oreille, un fat sur le dos. C'est du bruit, c'est de la poussière; ce sont des piaffements et des rires, des admirations de femmes et d'étourdis; ce sont des regards d'amour

jetés en passant, des plumes qui s'envolent, des attelages qui se croisent; c'est de la coquetterie, c'est de la rivalité, c'est de l'or, c'est du soleil, c'est de tout...—De tout, hélas! excepté du bonheur!

Pour nous, bourgeois, qui avons toute la semaine nos occupations du jour, nos travaux d'artistes ou de commerçants, nos élucubrations de savants ou de poètes, pour nous, c'est un spectacle vraiment divertissant que cette interminable promenade des Champs-Élysées. Aussi, le dimanche venu, nous courons au rendez-vous, nous mettons nos habits les plus élégants, nous allons voir les riches qui passent, et recevoir la poussière qu'ils nous envoient en passant. Grand merci, messieurs les riches! Au fait, que voulez-vous? Ceci est un amusement comme un autre, et, pour peu que Dieu nous ait faits philosophes, il y a là ample matière à de joyeuses et bouffonnes réflexions. Ce n'est pourtant pas aux Champs-Élysées qu'il faut voir tout ce monde de musc et de parade; les Champs-Élysées ne sont qu'un avant-goût, qu'une préparation, qu'un passage. Donc, si, avec un peu de philosophie dans votre âme, Dieu a mis six sous dans votre bourse, prenez, à la barrière, une *Caroline*.... je veux dire une *Orléanaise*, — qu'importent des noms qui n'étaient pas hier, et qui ne seront

peut-être plus demain? — Prenez une *Orléanaise*, et faites-vous conduire, vous aussi en voiture, jusqu'au Bois de Boulogne.

Le Bois de Boulogne, c'est encore Paris. C'est le Paris des fêtes et des promenades, le Paris des arbres verts et des plaisirs champêtres, le Paris des duels et des amours. Le matin, on s'y bat et on y déjeune; à deux heures, on s'y promène et on s'y ennuie; le soir, on y dîne et on y trompe quelqu'un. Il y a des gens qui habitent Paris, qui vivent dans Paris, qui ont leur domicile et paient leurs contributions à Paris, et dont l'existence entière se passe au Bois de Boulogne. Ce sont des jeunes gens, des fous, qui n'ont d'autre mérite dans ce monde que d'avoir eu un père ou un oncle. Le père ou l'oncle était économe, et il est mort. La veille, pour un mot, pour un rire, pour une femme qui les méprise, ces jeunes insolents ont donné ou reçu un soufflet. Le lendemain, leur journée commence par un duel au Bois de Boulogne. On arrive, on se salue, on s'aligne, on parle beaucoup sans agir; quelqu'un se trouve qui pense que les deux adversaires ont satisfait à l'honneur; chacun des deux tire en l'air, et on va chez Gillet effacer le soufflet reçu, par un déjeuner fraternel, et quelques bouteilles de vin de Champagne. Plus tard, c'est un pari sur le ga-

lop d'un cheval; c'est de l'or qu'on se jette à la tête; ce sont de honteuses railleries sur une vertu de salon, ou sur une médisance du matin. Le soir, c'est la femme d'un autre que l'on perd en riant. On a de brillants équipages, on a de riches livrées; on flatte, on ébranle, on éblouit, et on achève la journée par un crime. Misérable existence que tout cela!

Le Bois de Boulogne est peut-être le seul endroit de Paris où il se fasse peu ou point d'affaires. On y arrange des déjeuners, des parties de spectacle, des rendez-vous joyeux; mais on y oublie la bourse, la tribune, presque la politique (chose incroyable!). On y est tout entier au plaisir, à la toilette, aux femmes. Au Bois de Boulogne on se fait galant et empressé, on caracole avec grâce, on sourit avec agrément, on offre délicatement sa main pour descendre de voiture. C'est encore la ville, et on n'y pense plus à la ville. Il semble que l'air y soit autre, le soleil autre, la vie différente. Les sots y ont presque de l'esprit, car ils sont là dans leur atmosphère; là, ils peuvent parler de chevaux, de chasse, de chiens, de femmes, quatre choses pour lesquelles il y a des phrases toutes faites. Le peuple n'est plus là; il n'y a là que la bonne société, les agioteurs, les journalistes et les marchands de chevaux, tous gens qui pourront vous

dire au plus juste prix combien valent les rentes, une conscience, ou un étalon. C'est vraiment un charmant endroit que le Bois de Boulogne !

Que si, fuyant le monde et la poussière, vous voulez éviter tout ce brouhaha de voitures et de chevaux, vous trouverez encore au Bois de Boulogne de la fraîcheur et de l'ombre. Il y a là aussi de la solitude, là aussi des réduits écartés et mystérieux, où vous pourrez à votre aise vous étendre sur l'herbe, et rêver à vos vers et à vos amours, si vous faites des vers et si vous êtes amoureux, — ce que je ne vous souhaite pas ! Vous pourrez même pousser votre promenade jusqu'aux silencieux alentours de la Muette et de Bagatelle, ce joujou doré d'un enfant né pour être roi et qui ne sera pas roi. Vous pourrez vous égarer jusqu'aux bords de la Seine, si calmes et si enchantés, avec leurs îlots d'arbres verts. Vous pourrez parcourir tous ces sites, toutes ces allées, toutes ces pelouses, et venir vous reposer ensuite à la *Mare d'Auteuil*, rendez-vous des dîners sur l'herbe des écoliers en vacances et des parties d'ânes, avec leurs rires bruyants, leurs joyeuses catastrophes et leurs folles jeunes filles qui se laissent désarçonner et roulent sur le gazon, jambes en haut, tête en bas, dans la position d'un ange qui tombe en enfer.

Et ne courez pas ainsi, messieurs les fous ! et ne précipitez pas ainsi vos attelages, laquais ! Laissez un peu souffler tout cela : jeunes gens et chevaux en ont besoin. Vous avez assez de poussière, assez de soleil, assez de fatigue. Faites halte dans une de ces délicieuses contre-allées qui aboutissent à votre unique promenade ; et là, permettez-moi de vous dire quelques mots sur votre cher Bois de Boulogne.

Au temps des premiers rois de France (il y a des années de cela), tout l'espace compris entre Paris et Saint-Cloud était occupé par une vaste forêt, qui s'appela d'abord Roveritum, puis Rouvret, puis enfin Rouvrai. Elle conserva ce nom jusqu'à ce que quelques pèlerins qui revenaient de Boulogne-sur-mer, obtinssent, en 1319, la permission d'élever, dans le village de Menus-Saint-Cloud, sur les bords de la Seine, une église à l'instar de celle de Boulogne-sur-mer. Cette église fut honorée sous le titre de Notre-Dame de Boulogne-sur-Seine ; et le village lui-même changea bientôt sa première dénomination de Menus-Saint-Cloud en celle de Boulogne, qui lui est restée. Quant au mot Rouvrai, j'ai lu quelque part qu'il venait du mot Rouvre (en latin *robur*), espèce de chêne qui, à ce qu'il paraît, était en grande abondance au Bois de Boulogne. Con-

tentez-vous de cette étymologie-là, si vous pouvez : elle en vaut bien une autre.

La chasse a, de tout temps, été le plaisir des rois. Aussi les rois de France se sont-ils montrés grands chasseurs, jusqu'au mois de juillet 1830, inclusivement : à cette époque, c'était une belle et curieuse chose que nos forêts royales, avec leurs cerfs et leurs daims, leurs chevreuils et leurs faisans, pauvres innocentes victimes qui tombaient par milliers, quand, un matin, il plaisait à quelqu'un que l'on appelait Sire, de dire à sa cour : Messieurs, nous irons en chasse aujourd'hui. Dieu veuille garder en paix les âmes des cerfs et des rois !

Pour en revenir à notre forêt de Rouvrai, c'était là que chassaient assez habituellement les rois de France. Il paraît que, dans ce temps, le Bois de Boulogne avait d'autre gibier que des étourneaux et des têtes folles ; car les chroniques racontent les ébattements et les carnages qu'y faisaient les princes et les dames des princes. Vous savez qu'alors un roi emmenait sa mie à la chasse, et que les femmes ne se faisaient pas faute de courir et caracoler parmi haies et taillis, pour réduire un cerf ou mettre à mort un daim. Puis, quand la chasse avait été bonne, et quand on avait tué bien des chevaux bien des chiens,

quelquefois bien des hommes, pour procurer un peu d'amusement à un roi et à sa maîtresse, le roi, la maîtresse et le cortège se rendaient processionnellement à l'église de Boulogne ; et là on remerciait Dieu du bon succès de la journée. On n'eût pas fait autrement pour le gain d'une grande bataille.

Peu à peu l'église de Boulogne devint célèbre. Ce fut même dans cette église que, le 25 avril 1429, sous le règne de Charles VII, on entendit prêcher le fameux cordelier, frère Richard. Il arrivait de Jérusalem, tout plein encore des ineffables mystères de la Terre-Sainte ; et ses premières prédications avaient produit à Paris une sensation qu'il serait difficile de décrire. C'était le bon temps alors ! Manants et grands seigneurs, princes et dames galantes, tout le monde allait à la messe, et courait au sermon avec autant d'ardeur que nous en mettons aujourd'hui pour courir à la pièce nouvelle. Tant nous sommes devenus pervers et sans religion ! Donc il y eut grande affluence pour écouter le frère Richard. Le texte de son sermon était, je crois, la vanité. *Vanitas vanitatum, omnia vanitas*. Il paraît que le cordelier parla tant et si bien, et dit de si effrayantes choses, que tous les assistants furent émus jusqu'aux pleurs, d'autres disent jusqu'à la crainte ; si bien qu'à la fin de

la prédication, hommes et femmes, filles et enfants, convertis en Dieu, et se repentant de leurs péchés passés, apportèrent sur la place publique joyaux, tabès, billes, billards, vêtements, parures, et firent du tout un immense feu de joie, qui ne dut pas faire rire Satan, le grand diable d'enfer. Heureux frère Richard, de n'être pas venu en 1832!

Depuis ce temps, l'église de Boulogne perdit sa célébrité, mais la forêt conserva la sienne. Plusieurs parties en furent morcelées; quelques villages s'élevèrent aux environs; enfin, les rois firent construire, dans l'enceinte même du bois, des maisons de plaisance. La plus ancienne est Madrid, surnommé le *château de Faïence*, et situé sur les bords de la Seine. François I^{er} fit bâtir ce château à son retour d'Espagne, où il était allé prendre de Charles-Quint une sévère leçon de politique. Après François I^{er}, Madrid fut habité par Henri II et par la célèbre Diane de Poitiers; après Henri II, par Charles IX et mademoiselle du Rouet, sa maîtresse, fille de Louis de La Beraudière. Mademoiselle du Rouet eut un fils de Charles IX, et le bâtard de la courtisane fut nommé archevêque à Rouen. Henri III fit du château une ménagerie, et, au lieu d'y conduire ses maîtresses, comme les autres rois, il y élevait des lions et des ours, sa plus

habituelle société au roi de France! Enfin, Louis XVI (Louis XVI!) fit démolir Madrid et en ordonna la vente. Je serais curieux de connaître celui qui osa se faire l'acquéreur des débris de ce château, un château où tant de rois de France s'étaient prostitués à tant de concubines! Il est vrai que presque toutes nos habitations royales ont partagé ce honteux honneur avec Madrid: tant la couronne de France a toujours été pure et sans tâches!

Une des choses qui contribua le plus à entretenir la célébrité du Bois de Boulogne, et à y attirer, même à une époque reculée, tout ce que Paris avait de plus riche et de plus élégant, ce fut une pauvre abbaye de religieuses, établie dans un pauvre village appelé Lonchamps. Lonchamps! Voilà-t-il pas, mes seigneurs les gens à la mode, que tous vos chevaux hennissent à ce nom? Voilà-t-il pas que vous vous dressez sur vos étrières? Voilà-t-il pas que vous commandez une livrée neuve pour vos laquais, et une livrée neuve aussi pour vous, esclaves que vous vous êtes faits de la vanité? Luttez donc à qui fera le plus de folies, à qui aura le plus bel attelage, à qui tournera le plus de têtes de femmes; voici Lonchamps qui va revenir, Lonchamps, votre fête, à vous! Et moi, tandis qu'au galop de votre cheval vous soulèverez la poussière, et les admi-

rations des petites maîtresses, moi, je veux vous raconter l'histoire des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame.

C'est ainsi que s'appelait la communauté qu'avait établie à Lonchamps, au treizième siècle à peu près, madame Isabelle de France, sœur du roi saint Louis. Madame Isabelle, contente d'avoir marqué son passage en ce monde par une œuvre aussi méritoire qu'une fondation d'abbaye, s'enferma dans le cloître pour le reste de ses jours, et y vécut le plus dévotement et le plus saintement que puisse faire une femme. Aussi, quand mourut madame Isabelle, comme il est dit que les princes doivent toujours avoir leurs flatteurs, même après leur mort, voici madame Isabelle qui a fait des prodiges et des miracles, des miracles au nombre de quarante. Pour une époque où il ne s'en faisait plus habituellement, quarante, c'est beaucoup. Cependant nous en croirons sœur Agnès qui s'érigea en historienne de la princesse, et prit la peine de nous le raconter. Si absurde que soit une chose, on trouve toujours au monde des sots pour y ajouter foi. Ainsi fut-il des miracles de madame Isabelle. Le monastère de Lonchamps devient tout-à-coup célèbre. On s'y rend en pèlerinage, les malades s'y font porter, les princesses s'y cloîtent, les rois le visitent. Ce fut

une fureur. Mais tout ce bruit, toute cette renommée, au lieu de servir à la plus grande gloire de Dieu, ne furent, je l'imagine, qu'une ruse du démon. Les recluses étaient jeunes et jolies : c'en était assez pour attirer l'attention des muguets et des verts-galants de la cour. Voici donc aussi la jeunesse en pèlerinage; voici les regards à travers les grilles, les billets doux par-dessous les portes, les visites nocturnes par-dessus les murs. Bientôt la maison de Dieu n'est plus qu'un lieu de débauche et de prostitution; les cellules des religieuses s'ouvrent aux amants, et Henri IV, notre sire d'égrillarde mémoire, y va courtoiser mademoiselle Catherine de Verdun, dont il nomme le frère président au parlement de Paris, et à laquelle il donne l'abbaye de Saint-Louis de Vernon. Oh! la plaisante époque où l'on payait des caresses de femme par une donation d'abbaye, et l'infamie de la sœur par une présidence au parlement pour le frère!

Cependant la mode se passa des pèlerinages à l'abbaye de Lonchamps, et Paris en avait presque oublié le chemin, lorsqu'on vint à parler avec un grand éloge des *concerts spirituels* qui s'y donnaient le mercredi, le jeudi et le vendredi saint. Les voix les plus mélodieuses et les plus fraîches chantaient les saints cantiques : c'était la nuit; l'église étincelait de lumières, em-